

Spiritualité et poésie

On ne parlera pas ici de la poésie spirituelle, c'est-à-dire de la poésie à *contenu* spirituel, comme par exemple celle de Francis Jammes, de Péguy, de Claudel, etc. Mais seulement des rapports qu'il y a entre la spiritualité, l'attitude spirituelle dans une de ses composantes essentielles, et le phénomène poétique.

L'organisation ordinaire du monde mental se fait par distinctions et séparations. L'exemple type en est le début de la Genèse, où la soi-disant création du monde, mais je préfère quant à moi dire son organisation, se fait de cette façon. D'abord sont séparées la lumière et les ténèbres, au « Jour Un » ou « Jour de l'Unité » (Gn 1/5), puis, au deuxième jour (là l'ordinal convient), le ciel et la terre, par l'installation entre eux d'une limite, ou horizon (gr. *horizein* : borner, limiter) : Gn 1/8. Notez qu'à ce deuxième jour l'auto-félicitation de Dieu (« Dieu vit que cela était bon ») ne se produit pas dans la version initiale, celle de l'hébreu, reprise fidèlement dans la Vulgate. Comme si dès que quelque chose a commencé la température émotionnelle baissait : tout développement, tout processus porte en lui un principe de malédiction. Il est comme le regret de son début. – Les [gnostiques](#) se sont engouffrés dans des failles de ce type, pour montrer qu'il y avait dès l'origine du processus de « création » du monde des traces de [catastrophe](#) : début d'un refroidissement, d'une entropie, d'une dégradation, comme une sorte de rouille affectant les choses.

Ensuite à partir du troisième jour apparaissent les autres séparations : eaux et terre (Gn 1/9 sq.), cette dernière se couvrant de végétaux de toute espèce. Puis les luminaires dans le ciel, c'est-à-dire soleil et lune, qui produiront l'alternance jour/nuit (Gn 1/14/sq.), ce qui montre par parenthèse que la première lumière, le *Fiat Lux !* de Gn 1/3, celle du « Jour Un », n'est pas la lumière que voient nos yeux, mais une lumière intérieure, mentale ou intellectuelle (d'ailleurs la Vulgate oppose bien *luminaria*, dérivé de *lumen*, qui désigne une lumière dont on voit d'où elle provient, et *lux*, lumière dont on ne voit pas l'origine). Enfin aux jours suivants apparaissent animaux nageants, rampants et volants, etc. Notez que chaque élément est mis dans une « case » qui l'enclot, le borne et le contient (au double sens de contenir, recéler, et retenir, empêcher de déborder sur les autres). L'expression essentielle en effet est que chaque chose est « créée » « selon son espèce ». Aucun mélange entre elles n'est possible. Ce qu'on appelle parfois les « règnes » (minéral, végétal, animal) sont absolument imperméables les uns aux autres. Travail d'ordonnancement ou de classement, propre à toute taxinomie. Et là, évidemment, Dieu s'auto-félicite chaque fois : il voit « que cela est bon ». Et de là vient la *doxa* (l'opinion ordinairement répandue) d'une création totalement bonne.

Chaque matin, en nous réveillant, nous refaisons nous-mêmes la Genèse. Au début, dans la pénombre de notre chambre, il y a *quelque chose*. Puis, nos yeux s'accoutumant progressivement à l'obscurité, émergent çà et là *des choses* : là

mon armoire, là ma commode, là mon fauteuil, etc. Du chaos initial, du *tohu-bohu* biblique (Gn 1/2) émergent des éléments petit à petit séparés les uns des autres par cette lumière intérieure qu'est notre intellect. Ensuite nous nous relevons, et c'est ce que j'appellerai, au risque de choquer les bien-pensants ou les manquants d'humour, notre résurrection quotidienne.

Ce passage du chaos à un monde ordonné, à un *kosmos*, est aussi rapporté dans la *Théogonie* d'Hésiode, et repris au début des *Métamorphoses* d'Ovide. Mythologie biblique et mythologie antique se rencontrent pour, interprétées symboliquement bien sûr, signifier la mise en ordre du monde par notre intellect (*intellectus* : entendement, puissance de juger résidant dans notre esprit, pour parler en termes cartésiens). Ce processus est je dirai « globalement positif » ! – Je laisse bien sûr volontairement ici de côté le problème des interprétations littéralistes du texte biblique (créationnisme, etc.), qui n'entre pas dans mon propos.

Eh bien, pour en venir maintenant directement à mon sujet, je dirai que si cette activité de mise en ordre est nécessaire pour que nos perceptions soient structurées et notre vie pratique favorisée, elle est aussi extrêmement dangereuse pour notre vie sensible, qui elle suppose une symbiose, une porosité au monde et un mélange ou une fraternisation avec lui. Et ce qui est vrai de la vie sensible l'est exactement aussi de la vie spirituelle et de l'expérience poétique, qui recherchent elles aussi un pareil état d'unité initiale non encore rompue, de confraternité entre nous et le monde.

On ne voit pas assez les côtés négatifs de la mise en ordre du monde. Songez par exemple au double sens de « décider », qui signifie aussi tuer (latin *caedere*). « Trancher » aussi : on tranche une question, et on tranche la tête de quelqu'un. Les Grecs voyaient Apollon avec un couteau à la main. Selon la remarque de Marcel Détiéne, Apollon était le meurtrier des étoiles. Voyez aussi « Barbe-bleue le Jour », meurtrier des Aurores, toutes ses épouses, tel que le voient les mythographes. Mais il suffit je le répète de scruter le langage. Dans « déterminer » il y a « terminer », c'est-à-dire « finir ». Or que veut-on dire quand on dit de quelqu'un qu'il est « fini » ? Pareillement pour « achever » : on « achève » un blessé, c'est-à-dire qu'on lui donne la mort, etc.

Penser même c'est tailler dans l'étoffe même du monde. En latin *putare* est aussi « émonder », comme en témoignent nos deux mots qui en viennent, « supputation » et « amputation ». Peut-être est-ce le fonctionnement même du langage qui est à l'œuvre. Les mots, au moins quand on les utilise de façon utilitaire, séparent les choses entre elles, et malheureusement aussi par la même occasion nous séparent d'elles. Ce sont des étiquettes que nous collons sur les choses, pour reprendre une expression de Bergson dans *Le rire*, et qui forment un voile ou un écran entre elles et nous, car elles détruisent l'état initial de symbiose, cette « ténébreuse et profonde unité » dont parle le poète¹. Si donc nous devons parler, il nous faudra le faire autrement que dans la vie pratique.

¹ Baudelaire, « Correspondances », dans *Les Fleurs du mal*.

Je m'appuierai, pour résumer ce que j'entends par *spiritualité*, sur le dernier livre que j'ai publié, [Une voix nommée Jésus – l'Évangile selon Thomas](#). Et je m'inspirerai ici des chapitres intitulés : « Séparations », « Les voies de l'unification », et « L'essentialisation ». Je suis parti des logia (petites paroles) suivants :

« Au temps où vous étiez Un, vous avez engendré deux ; mais étant alors devenus deux, que ferez-vous ? » (EvTh 11/10-13)
« ... Lorsque vous faites le deux Un,
alors vous entrerez dans le Royaume (EvTh 22/9 et 21)
... Lorsque vous faites le deux Un,
vous deviendrez Fils de l'Homme (EvTh 106/2-3) »

À ces trois passages on pourrait ajouter le logion 23 :

« Jésus a dit : 'Je vous choisirai un entre mille, et deux entre dix mille, et ils se dresseront *unifiés*.' »

Ces paroles sont bien énigmatiques sans doute pour vous. « Faire le deux Un », ce n'est quand même pas composer un numéro de téléphone ! Pourtant on est là au centre de la question.

J'ai souligné à propos du début de la Genèse que le « Jour Un » a plus de plénitude, de densité, de poids définitionnel, archétypal ou ontologique, que le « deuxième jour ». De même, on a souvent remarqué que le Deux est non seulement un moins être par rapport au Un, mais même son exact opposé. Prenez le préfixe *dys* (grec), ou *dis* ou *di* (latin) que vous avez dans les doublets : « Fonctionnement / Dysfonctionnement », ou bien : « Grâce / Disgrâce », « Facile / Difficile ». Il est apparenté au Deux : *duo*, en grec et en latin, et précisément il sert à former des antonymes. On comprend alors que la Di-vision n'est pas seulement « vision double », mais bel et bien et même en tant que telle le contraire de la (vraie) vision. On pourrait dire la même chose de « bévue » qui est formé à partir du latin *bis* (ou *bes* : deux fois) : voir deux fois, ou s'y reprendre à deux fois pour voir, est le contraire de voir vraiment. Ce *bis* n'invite donc pas toujours comme on pourrait le penser chez nous à réitérer quelque chose ; c'est aussi un préfixe péjoratif. Souvenons-nous de ce que disait Kabir :

« Ne contemple, en toutes choses, qu'Une ; c'est la seconde qui te fourvoie. »²

Il faut aller contre notre proverbe qui dit qu'il ne faut jamais se fier à la première impression, au premier mouvement : ce sont eux très souvent qui sont les bons. Soit, pour l'écrivain, la première expression ou le premier jet ; pour le photographe, le premier cadrage, etc. Ce qui vient après engendre doute, tergi-

² Cité par Aldous Huxley, *La philosophie éternelle (Philosophia perennis)*, Seuil « Points » 1977, p.22.

versation et finalement paralysie. – On sait aussi que le Diable (gr. *Diabolos*) est le Diviseur, celui qui sème la zizanie ou l'ivraie dans le champ, la dissension dans un groupe d'hommes, le doute ou l'indécision dans un cœur. *Diaballein* signifie éparpiller, et s'oppose à *symballein*, qui signifie réunir, et qui a donné notre mot : « symbole ».

Tout l'EvTh, comme toute démarche spirituelle en général, déplore la Division, qui est une « double vision ». « Étant devenus deux, que ferez-vous ? » dit le logion 11. Il faut comprendre : Ayant divisé les choses, les ayant atomisées par exemple par l'analyse, et par là vous étant séparés d'elles, vous avez perdu la vision holistique initiale (gr. *holos* : tout entier), ou leur perception synthétique ou synoptique (leur vision globale). Quand enfin (re)ferrez-vous « le Deux Un » qui vous fera (r)entrer dans le Royaume, (EvTh 22/9), ou qui vous permettra de devenir Fils de l'Homme (EvTh 106/2-3) – en d'autres termes, de vous réconcilier avec l'unité perdue ?

Pour faire comprendre les dangers de l'analyse (gr. *analysis*, litt. : dissolution), je prendrai ici deux exemples concrets, où on verra aussi où prend son lieu la poésie elle-même. Si lors d'une promenade je dis ou plus tard j'écris : « L'oiseau fait entendre dans le feuillage son chant joyeux », cela ne rend pas du tout compte de l'expérience vécue que j'ai de la scène. C'est une analyse intellectuelle, une mise en ordre logique certes mais dans un autre sens totalement destructrice du monde, ce n'est pas une sensation vécue. Outre le fait que j'utilise des clichés ou du prêt à penser (« chant joyeux »), je remplace du perçu, du vu ou du senti par du su, et ainsi la logique est un massacre d'impressions. En effet l'oiseau je ne le vois pas : je ne perçois dans la réalité que le feuillage, et le chant. En sorte qu'une perception vraiment unifiée ou holistique de la scène devrait se rendre par quelque chose comme : « Le feuillage chante ».

De même si je dis ou j'écris : « Le vent souffle dans les arbres », j'oublie que dans la réalité, où il y a surprise sensorielle avant l'intervention analytique de l'intellect, intervention dualiste aussi car opérant la distinction du sujet et de l'objet, on ne sait pas du vent s'il souffle dans l'arbre ou s'il est le souffle de l'arbre. En sorte qu'une phrase comme : « Les arbres crient quand il y a du vent » (Duras) serait beaucoup plus proche d'une vision unifiée.

L'unification est l'objet majeur de la recherche de tout l'EvTh. En fait c'est d'une réunification qu'il s'agit, puisque cet état de symbiose, de vie intime avec le monde a déjà été connu, puis perdu. Où cela ? Dans l'Enfance évidemment : on n'y tombe pas, on y monte, comme je l'ai montré dans un autre de mes livres, tout inspiré par les idées de l'Évangile selon Thomas, [La Source intérieure](#). Voyez la parole de Cocteau, qui sous-tend l'exposition photographique de [Joëlle Colomar](#) qui nous entoure : « Il y a les poètes, et les grandes personnes. »

Notez que cette réunification passe évidemment par une réunion à soi-même, avant la dispersion, le détournement, le décentrage qui nous détourne de nous-mêmes. Pascal dirait : le divertissement (lat. *divertere* : détourner).

Un être unifié est un être réuni à lui-même et au monde qui l'entoure, dans lequel il est immergé, comme une jarre pleine d'eau dans de l'eau. C'est un état que nous avons connu étant petits, quand nous ne faisons qu'un avec ce qui nous environnait. La division sujet/objet, la séparation d'avec les choses, n'existait pas. Cette séparation, nous la devons par exemple d'abord au début de la Genèse déjà mentionné, où toutes choses sont à la fin libéralement mises à disposition de l'homme considéré évidemment à part d'elles, séparé. Ensuite nous la devons à chez nous l'époque moderne à Descartes, qui sépare l'être pensant et l'objet pensé, la matière étant comprise en tant que « chose étendue » et distincte de l'observateur, donc mise à distance de celui qui la pense.

Or c'est cette séparation précisément qui empêche cette fusion sujet/objet que recherchent toutes les spiritualités du monde. « Tu es cela » (sous-entendu : que tu vois devant toi), telle est la base de l'enseignement des Upanisads védiques : *Tat svam asi*. L'âme (*atman*) et la réalité ultime (*brahman*) ne font qu'un. Cet état de non-dualité s'appelle en sanskrit *advaita*. Telle est l'essence de la réunification, point nodal de tout l'enseignement spirituel. Les mystiques connaissent bien ce phénomène. « L'œil par où je vois Dieu est le même que celui par lequel il me voit », disait Maître Eckart. Autrement dit : lui et moi ne faisons qu'un.

Cela peut sembler bien abstrait. Et cependant cette fusion du sujet et de l'objet existe très concrètement. D'abord elle s'atteste constamment dans le langage, qui garde donc à cet égard des traces pré-cartésiennes ou prélogiques. Des traces d'animisme, donc de « fusion confraternelle » du sujet et du monde, y sont constantes : la montagne « se dresse », la plaine « s'étend », etc. Combien de fois nous emportons-nous contre ces « objets inanimés », auxquels nous donnons, comme dit le poète, « une âme » ! Ce sont les micro-folies de l'homme raisonnable en chacune de ses journées : le quart d'heure de folie du chat...

Sémantiquement parlant la non-dualité imprègne certains mots, par le double sens qu'ils contiennent. Ainsi « vue » signifie à la fois l'acte de voir (« perdre la vue »), et ce qui est vu (« jouir d'une belle vue »). Pareillement pour « promenade » : l'acte de se promener (« je fais une promenade »), et l'espace que l'on parcourt en se promenant (« j'emprunte cette promenade »), etc. Les spécialistes parlent ici de dérivation métonymique : on passerait, disent-ils, de la cause à l'effet, de l'action à son résultat. Il reste que la non-dualité s'y manifeste, et ce quand nous parlons naturellement. Preuve qu'il y a en nous toujours possibilité d'une fusion avec le monde extérieur, qui aboutit à un état d'indistinction, et, au rebours du processus qu'on nous vante dans la Genèse, de confusion totalement bénéfique et vivifiante. Comme s'il fallait pour vivre vraiment retourner au *tohu bohu* primitif, tel que le dit Gn 1/2, et que Rimbaud évoque dans son *Bateau ivre* : « ... et les péninsules démarrées / N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants. ». « Vous portez en vous un chaos », dit de même le Zarathoustra de Nietzsche.

Cette confusion existe aussi dans l'*hypallage*. Si je parle d'une « route circulante », pour dire que beaucoup de monde y circule, ou d'un « plat gourmand », pour dire qu'il est apprécié des gourmands, j'échange (grec *hypallatein* : échanger) ce qui appartient normalement ou logiquement à une réalité, celle du sujet

animé par exemple, avec ce qui appartient à une autre, comme celle de l'objet inanimé, et ainsi je recrée bien cette porosité originelle où sujet et objet s'interpénétraient. « Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire », écrit Lamartine. Logiquement c'est le marcheur qui est rêveur, et non son pas ; c'est lui aussi qui est solitaire, et non le sentier. Mais quand on se trouve entouré par le monde au point de ne faire qu'un avec lui, alors les qualifiants peuvent se permuter, s'échanger. La double hypallage la plus célèbre est celle de Virgile dans *L'Énéide* : *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram* – « Ils allaient obscurs dans la nuit solitaire à travers l'ombre ». Les marcheurs solitaires se fondent dans la nuit, si intimement que c'est elle qui en devient solitaire, et eux obscurs. Voilà l'unité première, par quoi on peut approcher et faire toucher concrètement en quoi consiste cette unification spirituelle essentielle dans tout l'EvTh et dans bien d'autres textes majeurs : restant exprimée en termes abstraits, elle échapperait à beaucoup.

Qu'on ne s'étonne pas de ce recours aux figures de style, qu'on réserve souvent au domaine de la poésie, dans une réflexion traitant de spiritualité : tout se tient ici, comme en maints autres sujets. Les figures du langage verbal ne sont pas, comme on le croit, des ornements ou des fioritures ajoutées après le discours logique, pour l'enjoliver (les fameuses « fleurs de rhétorique » !). Elles sont au contraire la transcription et le reflet des impressions premières, qui sont les plus vivantes, avant que le monde du *logos* les fossilise en les cachant sous des étiquettes conceptuelles. En quoi elles ont un très grand intérêt spirituel : elles nous font retrouver une unité perdue. J'ai montré ailleurs et en détail cette signification anthropologique des figures, dans un livre auquel je renvoie ici³.

Les séparations dont j'ai parlé à propos de la Genèse seront alors conjurées par leur usage. La séparation « jour/nuit » disparaîtra dans le clair-obscur de l'*oxymore*. La séparation ciel/terre, ou terre/mer, la séparation des différents « règnes » mêmes, où comme déjà souligné chaque réalité créée (minéraux, végétaux, animaux, etc.) l'est « selon son espèce », tout cela disparaîtra dans la *métaphore*, où une réalité se fond avec une autre en se transférant en elle (le mot en grec moderne signifie : « déménagement »). Voyez les métaphores d'Elstir chez Proust : la terre y devient marine, et la mer terrestre : réalités fondues ensemble et amphibies, comme dans la peinture impressionniste (le modèle d'Elstir est sans doute Claude Monet). « Marcheur céleste », « plaine liquide », « jeune fille en fleur », « chevelure animale », etc., tout cela fait voler en éclats la *distinction*, souvent dans les deux sens du mot : séparation, et élégance. Voyez aussi par exemple *La Chevelure* de Baudelaire : « Longtemps, toujours, ma main dans ta crinière lourde / Sèmera le rubis, la perle et le saphir... ». Mélange du règne animal (« crinière ») et minéral (« rubis », etc.) Ailleurs ce sera le végétal : telle jeune fille vue comme « belle plante », etc.

Notez qu'à l'inverse de ce qu'on croit peut-être, ces métaphores comme en général toutes les figures ne sont pas du tout propres au langage littéraire « élevé », et elles nous concernent intimement : elles sont constantes dans le langage parlé et vivant, où elles brouillent systématiquement le langage ordonné. Il y a

³ Voir mon ouvrage : [99 réponses sur les procédés de style](#), CNDP / CRDP de Montpellier, 1995.

donc une poésie et même, si on suit ma démarche, une spiritualité potentielles en tout être qui s'exprime spontanément et de façon vivante.

Un être unifié, au sens spirituel du mot, est celui qui le fait qu'un avec ce qu'il perçoit, et dont les sens mêmes se fondent ensemble, ce qu'on appelle une *synesthésie*. Je me promène dans la campagne silencieuse et verte : « le silence vert des prés », voilà ce que je perçois d'abord. L'ouïe et la vision sont exactement concomitantes. Une phrase comme « Le silence des prés verts » est simplement une analyse, qui n'a rien à voir avec la poésie, puisqu'elle sépare ce que l'expérience unit. Le coucou chante dans le lointain et finit par se confondre, dans une parfaite indistinction, avec les battements de mon propre cœur.

À partir de là, on comprend ce que peut signifier le pouvoir ontologique du nom lui-même (v. chap. « L'essentialisation » de mon ouvrage sur l'EvTh). Il peut se charger d'un poids définitionnel qui n'est plus celui bien banal et abstrait du langage utilitaire, mais de celui d'une vraie émotion quand l'unité est retrouvée. « La campagne, c'est quand il fait beau », fait dire Prévert à l'héroïne du film de Marcel Carné *Le jour se lève*. Aucun dictionnaire ne donnera cette définition. Seul un spirituel, un mystique, un enfant ou un poète peut le faire : lui seul a accès à l'unité, pour l'avoir vraiment vécue à tel ou tel moment magique et transperçant.

Voyez aussi la chanson chantée naguère par Michel Simon : « Le printemps sans amour, c'est pas l'printemps... » Ça l'est pourtant encore pour l'homme prosaïque, mais ça ne l'est pas pour le poète...

EvTh 27 : « Si vous ne faites pas du sabbat, le sabbat, vous ne verrez pas le Père. »

La figure ici, qui est le tropisme stylistique essentiel de tout l'EvTh, est l'*antanaclase*, c'est-à-dire le miroitement de sens. C'est le fait de reprendre un mot une ou plusieurs fois et lui donner à chaque occurrence un sens nouveau. Ici il s'agit de retrouver derrière le sens accidentel du mot, son sens essentiel. « Une femme est une femme », « Paris sera toujours Paris », « Rome n'est plus dans Rome », « La vie n'est pas la vie », etc. Le sens essentiel, définitionnel, archétypal est le premier chronologiquement, et nous fait revenir à la magie de l'Origine ou de la Source. Le sens circonstanciel l'a suivi, par un processus de dégradation qu'on pourrait rapprocher de cette « chute ontologique » dont parle Heidegger dans *L'Être et le Temps* : chute de l'Être dans l'étant.

Retrouver l'état et le sens de la première nomination, c'est aussi se trouver dans l'attitude de l'enfant et du poète à la fois. Ou du premier homme, à qui seul est revenue la tâche de nommer les choses, dans le second récit de création de la Genèse (2/19). « Adam neuf, c'est moi qui baptise aujourd'hui », dit Gide dans ses *Nourritures terrestres*. C'est comme si les noms devenus ensuite communs (re)devenaient noms propres, ce qu'ils étaient quand on les a appris et utilisés pour la première fois. Les mots, les noms doivent retrouver leur poids ontologique qu'ils avaient quand ils furent initialement prononcés, et dont le langage

utilitaire qui est venu après les a dépouillés. Pièce de monnaie qui s'encrasse à force d'être passée de main en main, et qu'il faudrait rennettoyer, relustrer.

En résumé, on ne dit rien sur la spiritualité si on emploie simplement des mots abstraits : elle est affaire d'expérience. L'EvTh, les grands textes spirituels en général, ne parlent jamais de poésie. Mais, même si on voit comme tout différents ces deux domaines, leur but en réalité est fondamentalement identique : retrouver l'Unité perdue.

Au fond, les séparations inaugurales, nécessaires à la vie pratique, créent sans doute un univers efficace, favorisant cette action que nous exerçons sur le monde et qui n'en est souvent que l'instrumentalisation ; mais en font fâcheusement perdre un autre, tout plein de vie, et qu'il ne s'agit que de retrouver.

Bien sûr ici le silence serait l'idéal. « Celui qui sait, ne parle pas ; celui qui parle, ne sait pas », dit Lao-Tseu dans son *Tao-Te-King*. « Royauté du silence », dit Breton à la fin de *Nadja*. Rien ici ne remplacera la théologie négative ou apophatique : de Dieu on ne peut dire que ce qu'il n'est pas. Rien n'en peut rendre compte. C'est le *nada* des mystiques (le mot signifie : « qui se tait »), tel qu'on le lit dans saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse d'Avila. La poésie a pour fonction, disait Valéry, de créer par des mots l'état du manque de mots ». Cependant nous devons parler. « Dieu disait Edmond Jabès, est le silence qu'il nous faut rompre. » Les gnostiques disaient qu'avant même la Parole, le *Logos*, il y avait le Silence (*Sigè*). Si donc nous parlons, essayons de le faire précautionneusement, à la limite du silence. Ou en tout cas en nous tenant le plus près possible du Début, du Commencement, comme si nous découvrions le Langage pour la première fois, comme le font les enfants, les spirituels et les poètes.

© Michel Théron –
Castelnau-le-Lez (Hérault), 19 février 2011